


Un petit mot



« Alors ? Qu'est ce qu'on fait maintenant ? ». Face à l'actualité, il n'est pas chose facile de répondre à cette interrogation. Pourtant, ici comme ailleurs, la question est sur de nombreuses lèvres. Comme une habitude réflexive qui guide notre quotidien. Certains et certaines se projettent sur « demain ». D'autres restent enfermés dans « hier ». Et pourtant le présent s'affirme « maintenant ».

Nous sommes parfois soumis à la résignation. L'indignation comme souvenir. La joie contrainte par une éventuelle coupure d'électricité. Le bonheur compromis par un départ en retraite qui s'éloigne chaque jour un peu plus. Le réservoir des voitures et les caddies qui sonnent creux. Et les bombes qui tonnent au loin.

Crise du vert, de la terre et de la beauté. Le vide se remplit de rien.

Nous apercevons un travail social qui se heurte à la question du sens. Qui quitte la question des affects et de la proximité. Un travail social soumis à l'épreuve de la technocratie.

Mais alors, que pouvons nous faire maintenant ?

Nous pouvons penser. Travailler ensemble. Essayer d'écrire. Et fêter le jour et la nuit. Nous pouvons regarder le monde, aller y marcher, et tenter d'ériger des barrages. Nous pouvons retrouver le goût du collectif. Nous retrouver en signe de fraternité ou nous séparer en signe de multiplicité.

Nous pouvons nous assembler et décider de maintenant, là ou nous agissons et en pédagogie. Mais alors que ferons nous demain ? Rien. Car se projeter demain, c'est négliger ceux et celles qui se lèvent maintenant.

Alors ne confondons plus « maintenant » avec « immédiateté ». L'un est l'agir, l'autre est la pulsion, d'autorité, d'achat, de consommation et de fuite en avant... Et ici, nous sommes pour l'agir, maintenant.

Mathieu Depoil et Bernard Desoche

Les ateliers d'hiver sont différents. Ils prennent un air d'hivernation.

Un état d'hivernation mais pas d'hibernation. Le rythme ralentit. On s'abrite sous les gros manteaux et la tente en cas de pluie. On est là mais le décor change. Les tables se rapprochent des luminaires. Les chaussures cherchent le sol sec et fuient la pelouse devenue boueuse. Le saule pleureur ruisselle : c'est sûr, c'est presque l'hiver.

L'hivernation, ce n'est pas l'hibernation. Ce n'est pas l'arrêt. On finit un peu plus tôt, c'est vrai. Après 18h30, les enfants souhaitent rentrer, alors à quoi bon ? La nuit est déjà tombée. Le noir et la bruine dijonnaise sont là...

Au fait, qu'est ce qu'on fait là ?

L'hivernation. Décalage horaire. L'hiver qui s'annonce. Les feuilles qui tombent et la peau qui frissonne. Les livres sortis sur la table sont trempés. Et pourtant il ne pleut pas. Les jeux collectifs reprennent de plus belle. La chaleur est peut être là.

L'hivernation n'arrête pas le temps. Les enfants sont moins nombreux, c'est vrai. Mais les adultes pas forcément. L'occasion de voir du monde est rare, les degrés en moins nous forcent au rapprochement. Autour de la soupe chaude, d'une blague ou juste d'un regard. Ce qui est important, c'est peut-être juste d'être ensemble, là.

L'hivernation a aussi du bon. C'est le moment de reposer les choses et de laisser les choses se reposer. De prendre le temps de reprendre des bonnes habitudes. Du fonctionnement du collectif. Tout ça ne peut pas exister si personne ne cuisine. Si personne ne range. Si on ne s'écoute pas. Au fait, de quoi on se parle ce soir autour de la table ?

L'hiver appelle l'économie mais appelle aussi à la vie. Elle est peut être plus discrète. Elle fait peut être moins de bruit. Mais pourtant elle est là. Et nous aussi.

Hélène P.

Une histoire de pédagogie sociale

